

# Introduction

*Djibril Tamsir Niane*

Le présent volume embrasse l'histoire de l'Afrique du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. La périodisation et le découpage chronologique classique cadrent mal ici; du reste, une date et un siècle peuvent-ils avoir la même importance pour tout un continent? Non, tant s'en faut. Ainsi, on peut se demander si la période du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle est significative pour toutes les régions du continent.

Bien que le problème du découpage se pose encore, il nous semble que la période considérée présente une certaine unité et constitue un moment capital dans l'évolution historique de l'ensemble du continent à plus d'un titre. *Période privilégiée, s'il en fut, où l'on voit l'Afrique développer des cultures originales et assimiler les influences extérieures tout en gardant sa personnalité.* Dans le volume précédent, grâce aux écrits arabes, nous avons vu l'Afrique sortir de l'ombre; c'est la découverte par les musulmans du riche Soudan, au sud du Sahara, dominé par l'hégémonie des Soninke, dont le souverain, le *kaya maghan*, avait sous son autorité toutes les régions occidentales du Soudan, de la boucle du Niger à l'embouchure du Sénégal. Ce vaste empire, dont les fastes ont été évoqués par Al-Bakrī, n'était pas le seul ensemble politique; d'autres lui sont contemporains, tels le Songhoï et, plus à l'est, jusqu'au lac Tchad, les pays et royaumes du Kanem-Bornu. Mais, à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, la documentation écrite concernant l'Afrique au sud du Sahara devient de plus en plus abondante, singulièrement de la fin du XIII<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Du reste, dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les sources portugaises viennent combler le vide en nous éclairant sur les royaumes côtiers de l'Afrique occidentale alors en plein essor. Une preuve de plus que

l'absence de document écrit ne signifie rien. Le golfe du Bénin, l'embouchure du fleuve Congo furent de hauts lieux de civilisation... Plusieurs traits essentiels caractérisent cette période.

Tout d'abord, c'est le triomphe de l'islam dans une grande partie du continent. Cette religion eut pour propagateurs à la fois des guerriers et des commerçants. Les musulmans se sont révélés d'excellents marchands et ont dominé le commerce mondial, contribué à développer la science, la philosophie et la technique partout où ils se sont implantés.

Le fait essentiel, pour l'Afrique, c'est qu'elle donne son cachet original à l'islam aussi bien en Afrique septentrionale que dans le vaste Soudan, au sud du Sahara.

Rappelons qu'au XI<sup>e</sup> siècle, partis des bouches du Sénégal, les Almoravides, dont les armées comptaient de forts contingents nègres du Takrūr, après avoir conquis une partie du Maghreb et de la péninsule Ibérique, restaurèrent la Sunna, orthodoxie rigoureuse, dans tout l'Occident musulman.

À partir de 1050, les Almoravides combattent l'empire du Ghana qui finit par succomber vers 1076; cette dernière date marque pour le Soudan le commencement d'une période tourmentée de lutte pour l'hégémonie entre les provinces de l'empire. 1076, c'est aussi une date importante dans l'histoire à la fois du Maghreb et du Soudan; mais, à cette époque, la chute de Kumbi, « capitale » du Ghana, passe à peu près inaperçue parce que le commerce de l'or n'est presque pas interrompu, mais s'intensifie au contraire puisque certains royaumes vassaux du Ghana, riches en or (Takrūr, « Mandeng »), et le vieux royaume de Gao, sur la branche orientale du Niger, depuis longtemps gagnés à l'islam, continuent d'animer les échanges avec les Arabo-Berbères. D'un autre côté, des marchands, partant de l'Arabie et du golfe Persique, ouvrent les côtes orientales de l'Afrique, depuis la Corne d'Or jusqu'à Madagascar, au commerce intercontinental. Les riches comptoirs de Sofala, de Kilwa et de Mogadiscio deviennent les débouchés de l'Afrique vers l'océan Indien. À partir de l'Égypte, l'islam progresse vers la Nubie, le Soudan oriental. Mais là, il se heurte à une forte résistance des vieux royaumes chrétiens coptes. Cette résistance opiniâtre des Nubiens arrête un moment sa marche sur le Nil. Cependant, à partir de la mer Rouge, et principalement de la Corne de l'Afrique, l'islam s'infiltré à l'intérieur et favorise la naissance de royaumes musulmans encerclant les chrétiens. La lutte sera âpre entre les deux religions dans ce secteur; l'Éthiopie incarnera cette résistance à l'islam du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, avant que les négus ne bénéficient de la nouvelle force chrétienne représentée par le Portugal à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le professeur Tadesse Tamrat, dans le chapitre 17, met tout particulièrement l'accent sur ce christianisme africain non moins original, avec son art, ses églises au style si caractéristique. Lalibela, que l'on appelle le « Saint Louis éthiopien », en fondant une nouvelle capitale, la baptise « Nouvelle Jérusalem »; le pieux souverain offre à ses sujets un lieu de pèlerinage, car l'Éthiopie est coupée du patriarcat d'Alexandrie et du berceau du christianisme. Sur les hauts plateaux d'Éthiopie, les couvents se multiplient. C'est dans le silence de ces monastères haut perchés, pratiquement inexpu-

gnables, que les moines écriront l'histoire des rois, élaboreront une réforme. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le christianisme éthiopien est en plein essor. Il conserve et donne une forme chrétienne à d'anciennes pratiques religieuses africaines préchrétiennes; le vieux fonds kouchitique se manifeste à travers les fêtes, les danses, les chants et les sacrifices d'animaux. À tous égards, ici aussi, domine la personnalité africaine, car le christianisme de Nubie et d'Éthiopie est complètement africanisé, tout comme l'islam africain. Le long des côtes, depuis la Corne de l'Afrique jusqu'à Madagascar, autour des comptoirs musulmans, se développe une civilisation musulmane africaine originale: c'est la civilisation swahili. Elle s'exprime par la langue du même nom, qui garde la structure bantu, mais avec beaucoup d'emprunts à l'arabe. Elle sera la langue de communication de toute l'Afrique orientale, depuis la côte jusqu'aux Grands Lacs africains, pour gagner de proche en proche le fleuve Congo. Ainsi, directement ou indirectement, l'influence de l'islam se fait sentir dans toute la région. On s'est souvent interrogé sur les raisons des succès rapides de l'islam, non seulement en Afrique, mais ailleurs; il y a que le genre de vie des nomades d'Arabie diffère alors peu de celui des Berbères et fellahs de l'Afrique septentrionale. Au Soudan, si l'on met à part l'épisode guerrier des Almoravides, l'islam se répandit dans l'Afrique intérieure, lentement, pacifiquement. Il n'y aura point de clergé constitué, de missionnaires comme dans l'Occident chrétien. Religion des villes et des cours, l'islam en Afrique ne bouleversera pas les structures traditionnelles. Pas plus les rois soudanais que les sultans de l'Afrique orientale ne partiront en guerre de façon systématique pour convertir les populations. Le négoce dominera et la souplesse dont l'islam fera preuve devant les peuples vaincus en exigeant seulement un impôt permettra à ces derniers de garder leur personnalité.

Le second thème majeur qui se dégage pour cette période est intimement lié à l'islam et à son expansion. Il s'agit du développement inouï des relations commerciales, des échanges culturels et des contacts humains. De l'Indus à Gibraltar, de la mer Rouge à Madagascar, de l'Afrique septentrionale aux régions subsahariennes, hommes et biens circulent librement, à telle enseigne que Robert Cornevin écrit, s'agissant de l'unité économique du monde musulman et de l'indépendance politique de l'islam africain vis-à-vis de Baghdād: « Unité que nous avons peine à imaginer dans notre monde bourrelé de frontières où passeport et visa sont indispensables à tout déplacement. Durant tout le Moyen Âge, le commerçant ou le pèlerin musulman a trouvé depuis l'Indus jusqu'en Espagne et au Soudan la même langue, le même genre de vie et aussi la même religion malgré les hérésies kharijites et shiïtes qui semblent d'ailleurs plus politiques que proprement religieuses. »

Du reste, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Afrique devient un carrefour commercial international à bien des égards. L'attrait qu'elle exerce sur le reste du monde est extraordinaire. Dans le chapitre 26 Jean Devisse le montre éloquemment; plus que la Méditerranée, c'est l'océan Indien qui devient une sorte de « Mare islamicum » avant que ne commence la prépondérance chinoise fondée sur la navigation par boutre.

Non moins intenses sont les relations interrégionales; le Sahara est parcouru du nord au sud par de grandes caravanes. Certaines comptent jusqu'à six mille — voir douze mille — chameaux, transportant denrées et produits de tout genre. Entre les savanes soudanaises et les régions forestières plus au sud, depuis la Casamance jusqu'au golfe du Bénin, se développe un intense trafic à peine soupçonné par les Arabes, pour qui, au-delà des territoires de Gao et du Mali qu'ils connaissent, il n'y a plus que des déserts. Aujourd'hui, l'archéologie, la toponymie, la linguistique nous aident à mieux saisir ces relations séculaires entre la savane et la forêt. Au sud de l'équateur, l'influence musulmane sera nulle; les échanges interrégionaux n'en seront pas moins importants grâce aux déplacements de populations, aux nombreux contacts pris à l'occasion des marchés ou foires.

L'Afrique connaît à cette période des échanges suivis entre régions, ce qui explique cette unité culturelle fondamentale du continent. De nouvelles plantes alimentaires y sont introduites, principalement à partir de l'océan Indien; d'une région à l'autre, des transferts de techniques s'opèrent. Pour marquer l'originalité de l'Afrique au sud du Soudan, moins bien connue des Arabes et de tous les autres étrangers, les auteurs des chapitres 19, 20, 21, 22 et 23 insistent sur la vie économique, sociale et politique des régions qui s'étendent depuis les Grands Lacs jusqu'au fleuve Congo, au Zambèze et au Limpopo, vastes régions qui n'ont presque pas subi l'influence de l'islam. Après la vallée du haut Nil, depuis Assouan jusqu'aux sources de ce fleuve, l'Afrique méridionale mérite une mention spéciale. Nous y reviendrons. Outre l'or, l'Afrique exporte de l'ivoire brut ou travaillé à travers l'océan Indien vers l'Arabie et l'Inde. L'artisanat florissant du Soudan, la riche agriculture de la vallée du Niger alimentent ainsi le trafic transsaharien: grains, savates, peaux, cotonnades sont exportés vers le nord, tandis que les cours royales de Niani, de Gao, des villes comme Tombouctou, les cités hawsa Kano et Katsina importent surtout des produits de luxe: soieries, brocart, armes richement ornées, etc.

Le Soudan exporte également des esclaves pour les besoins des cours maghrébines et égyptiennes (des femmes pour les harems et des hommes pour former la garde d'apparat des sultans). Notons que les pèlerins soudanais achètent, eux aussi, des esclaves au Caire, surtout des esclaves artistes — des musiciens, entre autres. Certains auteurs ont exagérément gonflé les chiffres d'esclaves partis du Soudan ou de la côte orientale pour les pays arabes. *Quelle qu'ait été l'importance numérique des Noirs en Irak, au Maroc ou au Maghreb en général, il n'y a aucune commune mesure entre le commerce des esclaves de la période que nous étudions et celui qui sera instauré sur les côtes atlantiques d'Afrique par les Européens, après la découverte du Nouveau Monde, pour y développer les plantations de canne à sucre ou de coton.*

Les volumes V et VI mettront l'accent sur cette « hémorragie », appelée *la traite des Nègres*.

Enfin, un fait très important à souligner, c'est le développement des royaumes et empires entre les XII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles; longtemps, les historiens et chercheurs coloniaux ont voulu accrédi-ter l'idée que les États se



*La Mappemonde d'al Idrīsī (XI<sup>e</sup> siècle). Carte de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Iran; en bas on aperçoit la côte orientale de l'Afrique (direction est). Idrīsī reprend ici l'idée déjà exprimée par Ptolémée. (Original conservé au Cabinet des Manuscrits pour les collections géographiques de la Bibliothèque Royale, n° BN/GE AA 2004.)*

sont développés au sud du Sahara grâce à l'influence des Arabes. Si, pour la zone soudano-sahélienne l'influence arabe est incontestable — encore que plusieurs royaumes soient nés avant l'introduction de l'islam dans la région —, on est obligé de convenir que des États comme le royaume du Congo, le Zimbabwe et le « Monomotapa » (Mwene Mutapa) n'ont guère subi l'influence de l'islam. Évidemment, la vie urbaine dans les villes maghrébines et soudano-sahéliennes est mieux connue grâce aux écrits en arabe.

Des villes marchandes frangent les deux bords du Sahara: une classe dynamique de commerçants et de lettrés anime la vie économique et culturelle à Djenné, Niani, Gao, Tombouctou, Walata (« Oualata ») pour le Soudan occidental. Au nord du Sahara, Sidjilmāsa, Le Touat, Ouargla, Marakech, Fez, Le Caire; au Soudan central, dans le Kanem-Bornu, et dans les cités hawsa telles que Zaria, Katsena et Kano, la vie culturelle et économique n'est pas moins intense et l'on voit, sous l'influence des Wangara, des peuples comme les Hawsa se spécialiser dans le négoce; sur les côtes de l'Afrique orientale, les colonies arabo-persanes, installées dans les ports dès les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, font de Mombasa, plus particulièrement de Sofala et de Madagascar, des centres commerciaux actifs en relation constante avec l'Inde et la Chine.

Cependant, sur le plan politique, le Soudan a ses institutions et ses structures sociales propres, que l'islam de surface des cours n'entame point... Le Berbère s'arabise très lentement. La langue arabe, dans les villes du Soudan, est la langue des gens de lettres, gravitant autour des mosquées et de quelques riches marchands; il n'y a pas arabisation. Même au Maghreb, où l'arabisation suivra de près l'imposition de l'islam, le fonds berbère restera cependant vivace, et la langue berbère se maintient jusqu'à nos jours dans les régions montagneuses.

L'Égypte devient le centre culturel du monde musulman, déclassant Baghdād, Damas et les villes d'Arabie qui n'avaient plus que l'auréole du pèlerinage. Le Maghreb et l'Andalousie vers l'ouest sont, depuis les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, des foyers d'un grand rayonnement culturel et, surtout, des centres de diffusion de la science et de la philosophie vers l'Europe. Maghrébins et Andaloux prennent une large part à la préparation en Europe d'une renaissance des sciences et de la culture.

L'Italie du Sud n'échappera guère à cette influence musulmane; rappelons que c'est à la cour du roi chrétien Roger de Sicile qu'Al-Idrisī écrira sa fameuse *Géographie*, somme des connaissances sur les pays à cette époque.

Son ouvrage représentera un grand progrès; grâce à son œuvre, l'Italie découvrira l'Afrique; dès lors, les hommes d'affaires s'intéresseront à cet Eldorado, mais l'heure de l'Europe n'a pas encore sonné.

Sur le plan politique, après le mouvement almoravide, qui fera affluer l'or du Soudan jusqu'en Espagne, les hommes du « Ribat » s'essouffleront assez vite, leur empire entrera en décadence au début du XII<sup>e</sup> siècle. Alphonse VI, roi de Castille, reprendra la riche ville de Tolède aux musulmans. Mais, en 1086, Ibn Tashfīn ranimera un moment le flambeau almo-

ravide; à la tête des troupes musulmanes comprenant un fort contingent takrourien, il remportera une éclatante victoire sur les chrétiens à Zallaca, où s'illustreront les guerriers noirs des forces almoravides. En Afrique même, au Soudan et au Maghreb, le XI<sup>e</sup> siècle s'achèvera sur l'émiettement du pouvoir des Almoravides; les rivalités entre *ḳabīla* du Maghreb et du Sahara, la résistance des provinces du Ghana après la mort d'Abū Bakr en 1087 dans le Tagant mettront un terme aux efforts des Almoravides dans l'Afrique subsaharienne.

Le XII<sup>e</sup> siècle s'ouvre donc, pour l'Afrique septentrionale, sur un recul des Almoravides sur plusieurs fronts. Roger II, roi des Deux-Siciles, s'aventure jusque sur les côtes d'Afrique et impose tribut à certains ports d'où partent les pirates barbaresques... Mais cette hardiesse sera stoppée par le renouveau musulman sous l'égide des Almohades au XII<sup>e</sup> siècle et, à l'est, en Égypte, le renouveau s'opérera sous les Ayyūbides, et singulièrement sous les Mamelūk, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Précisément, à cette époque, les chrétiens intensifièrent le mouvement des croisades au Proche-Orient, mais l'Égypte des Mamelūk stoppera cette expansion; les croisés devront se barricader dans des kraks, ou forteresses, et Jérusalem échappera à leur contrôle. L'Égypte contiendra, au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, le danger chrétien pendant que ses écoles rayonneront et donneront à la civilisation musulmane un éclat tout particulier. C'est aussi l'époque d'expansion et d'apogée des royaumes et empires soudanais, sur lesquels il est temps de se pencher.

Dans les chapitres 6, 7, 8, 9, et 10, des spécialistes noirs africains mettent en lumière le rayonnement des États du Mali, du Songhoy, du Kanem-Bornu, des royaumes mosi et dagomba à l'intérieur de la boucle du Niger. L'étude des institutions au Mali et dans les royaumes mosi, par exemple, révèle le fonds traditionnel africain commun. L'islam, religion d'État au Mali et à Gao, favorisera la naissance d'une classe de lettrés; depuis le temps du Ghana, déjà, les Wangara (Soninke et Maninke — « Malinkés »), spécialisés dans le trafic, animent la vie économique; ils organisent des caravanes en direction du Sud forestier d'où ils rapportent cola, or, huile de palme, ivoire et bois précieux en échange de poissons fumés, de cotonnades et d'objets en cuivre.

Les empereurs musulmans du Mali intensifieront leurs relations avec l'Égypte au détriment du Maghreb. Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'empire atteint son apogée. Mais le XII<sup>e</sup> siècle est mal connu. Fort heureusement, Al-Idrīsī, reprenant en partie les informations données par Al-Bakrī, nous précise l'existence des royaumes du Takrūr, du Do, du Mali et de Gao. Les traditions du Manden, du Wagadu et du Takrūr permettent aujourd'hui d'entrevoir la lutte opiniâtre qui a opposé les provinces issues de l'éclatement de l'empire du Ghana.

On sait aujourd'hui, par l'étude des traditions orales, qu'entre la chute du Ghana et l'émergence du Mali il y a l'intermède de la domination des Sosoe (fraction soninke-manden rebelle à l'islam), qui, un moment, réalisèrent l'unité des provinces que les *kaya maghan* contrôlaient; avec le XIII<sup>e</sup> siècle,

commence l'ascension du royaume de Melli ou Mali. Le grand conquérant Sunjata Keita défait Sumaoro Kante (roi des Sosoe) à la fameuse bataille de Kirina en 1235 et instaure le nouvel empire manden. Fidèle à la tradition de ses ancêtres islamisés dès 1050, Sunjata, en rétablissant l'empire, renoue avec les commerçants et les lettrés noirs et arabes. De 1230 à 1255, il met en place des institutions qui marqueront pour des siècles les empires et royaumes qui se succéderont au Soudan occidental. Le pèlerinage et le grand trafic transsaharien raniment les pistes du Sahara.

Commerçants et pèlerins noirs se rencontrent dans les carrefours du Caire; des ambassades noires sont établies dans les villes du Maghreb; des relations culturelles et économiques s'intensifient avec le monde musulman, singulièrement au XIV<sup>e</sup> siècle, sous le règne du fastueux Mansa Mūsā I<sup>er</sup> et de Mansa Sulaymān; au Soudan central, le Kanem et le Bornu entretiennent des relations encore plus suivies avec l'Égypte et la Libye. Les sources arabes, les écrits locaux et les traditions orales, une fois de plus, nous éclairent singulièrement sur ce XIV<sup>e</sup> siècle soudanais.

C'est le lieu de faire mention de certains écrivains arabes, historiens, géographes, voyageurs et secrétaires des cours, qui nous ont laissé une excellente documentation sur l'Afrique, notamment au XIV<sup>e</sup> siècle.

Le plus grand historien du «Moyen Âge», Ibn Khaldūn, est maghrébin (1332-1406). Il sera mêlé à la vie politique de son temps, aussi bien dans les cours de Fez, de Tunis que d'Andalousie. À la suite de diverses infortunes, il se retirera dans un «château» et entreprendra d'écrire son œuvre historique. Sa monumentale *Histoire des Arabes, des Persans et des Berbères* est l'étude socio-historique la plus fouillée qu'on ait jamais écrite sur le Maghreb; c'est dans l'un des volumes de cette histoire qu'il consacre des pages célèbres à l'empire du Mali. Nous lui devons la liste des souverains des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles jusqu'en 1390. Les prolègomènes jettent les bases de la sociologie et mettent en lumière les principes d'une histoire scientifique, objective, fondée sur la critique des sources.

Ibn Baṭṭūṭa, célèbre par ses voyages, est véritablement un globe-trotter du XIV<sup>e</sup> siècle. Ses informations sur la Chine, sur les côtes orientales d'Afrique, son compte rendu de voyage au Mali restent le modèle du genre ethnologique. Rien n'échappe à son attention: les genres de vie, les problèmes alimentaires, le mode de gouvernement, les coutumes des peuples sont traités avec maîtrise et précision. C'est Ibn Baṭṭūṭa qui nous informe le mieux sur les côtes de l'Afrique orientale, sur le commerce interrégional en Afrique et sur l'importance du trafic dans l'océan Indien. Parlant des îles Maldives, il écrit: «La monnaie de ces îles est le cauri. C'est un animal que l'on ramasse dans la mer. On le met dans des fosses: sa chair disparaît et il ne reste qu'un os blanc... On fait commerce au moyen de ces cauris sur la base de quatre bustu pour un dinar. Il arrive que leur prix baisse au point qu'on en vende douze bustu pour un dinar. On les vend aux habitants du Bangala (Bengale) en échange de riz. C'est aussi la monnaie des habitants du Bilad Bangala... Ce cauri est aussi la monnaie des Sudan [les Noirs] dans leur pays. Je l'ai vu vendre à Melli [Niani, empire du Mali] et Gugu [Gao, capitale du Songhoi]



à raison de mille cent cinquante pour un dinar d'or.» Ce coquillage, le cauri, sera, durant la période qui nous concerne, la monnaie de la plupart des royaumes soudanais. On ne le trouve que dans les îles Maldives: cela permet de mesurer l'intensité de la circulation des hommes et des biens en Afrique et dans l'océan Indien.

Un troisième auteur, dont les informations précises sont fondées sur une documentation filtrée, c'est Al-'Umarī Ibn Fadl Allah, qui sera secrétaire à la cour des Mamlūk entre 1340 et 1348. Les rois soudanais ont alors au Caire des consulats pour l'accueil de centaines de pèlerins se rendant à La Mecque.

D'une part, Al-'Umarī dispose des archives royales, et, d'autre part, fait des enquêtes aussi bien auprès des Caireotes qui approchent les rois soudanais de passage qu'auprès des Soudanais eux-mêmes. Sa *Description de l'Afrique moins l'Égypte* est l'une des principales sources de l'histoire de l'Afrique médiévale.

Enfin, citons Léon l'Africain, cet hôte du pape, qui se rendra deux fois au Soudan au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Ses informations sur le Soudan occidental et central sont pour nous d'une grande importance pour cette époque où le vent de l'histoire a tourné au profit des « blanches caravelles ».

Le déclin est total à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les villes soudanaises s'étiolent lentement.

Cinq siècles après sa disparition, Kumbi (Ghana) est identifiée et fouillée dès 1914: Awdaghost, la célèbre ville marchande entre Kumbi et Sidjilmāsa, attire depuis dix ans les archéologues sur son site. Les professeurs Devisse et Robert y ont découvert plusieurs étapes d'occupations humaines, des trésors ont été exhumés qui attestent que l'Awker était bien le « pays de l'or ». Plus au sud, Niani, la capitale du Mali, ville construite en banco, voit ses tumuli quadrillés et fouillés; la ville « médiévale », la capitale de Sunjata et de Mansa Mūsā I<sup>er</sup>, d'année en année, livre ses secrets. L'archéologie se révèle de plus en plus comme la science indispensable pour arracher au sol africain des documents plus éloquents que les textes ou que la tradition.

Il est temps de parler du reste de l'Afrique que l'islam n'a pas connu. Nous l'avons déjà dit, l'absence de document écrit ne signifie rien; l'Afrique équatoriale, l'Afrique centrale et l'Afrique méridionale nous en offrent une belle illustration avec leurs monuments de pierre, qui font penser immédiatement à des royaumes du type « Égypte ancienne ». Ces constructions cyclopéennes, loin de la Côte, les *zimbabwe* et *mapungubwe*, se comptent par dizaines. Œuvres des populations bantu, ces villes fortes, ces escaliers géants prouvent à quel point certaines techniques de construction étaient poussées, et ce, en l'absence de toute utilisation systématique d'écriture. Nous passons volontiers sur les multiples théories émises sur les bâtisseurs de ces monuments de pierre, car, cela va de soi, les colonisateurs ne pouvaient admettre que les ancêtres des Shona, des Natibete fussent les artisans de ces monuments qui confondent l'imagination des visiteurs. Les historiens coloniaux n'étaient pas non plus préparés à admettre que les Noirs aient pu construire « en dur ».

Dans son *Afrique avant les Blancs*, Basil Davidson intitule le chapitre IX consacré à l'Afrique centrale et méridionale, « Les bâtisseurs du Sud », c'est

une vision nouvelle des questions que pose l'histoire de l'Afrique. Il rend à l'Afrique ce qui lui est dû, nous voulons parler du bénéfice moral de l'œuvre des ancêtres.

Déjà, les Portugais, abordant à la côte orientale du continent après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, avaient entendu parler, à Sofala, d'un puissant empire situé à l'intérieur des terres. Ils entrèrent même en contact avec quelques natifs venant régulièrement sur la côte commercer avec les Arabes. Les premiers documents portugais parlent du royaume de Benametapa. L'une des premières descriptions de ces monuments de pierre, que l'image a rendus familiers à tous, est due à da Goes: « Au milieu de ce pays se trouve une forteresse construite en grandes et lourdes pierres à l'intérieur et à l'extérieur... une construction très curieuse et bien bâtie, car, selon ce que l'on rapporte, on ne voit aucun mortier pour lier des pierres. Dans d'autres régions de la susdite plaine, il y a d'autres forteresses construites de la même façon; dans chacune desquelles le roi a des capitaines. Le roi du Benametapa mène grand train et il est servi à genoux ployés avec une grande déférence. »

De Barros ajoute que « les indigènes de ce pays appellent tous ces édifices *simbaoé*, qui, selon leur langage, signifie « cour » parce qu'on peut dénommer ainsi toute place où Benametapa peut se trouver, et ils disent qu'étant propriétés royales toutes les autres demeures du roi portent ce nom ». On pense à *madugu*, nom donné aux résidences des souverains du Mali.

Aujourd'hui, grâce aux travaux de nombreux chercheurs, l'Afrique centrale et l'Afrique méridionale sont mieux connues. Les efforts conjoints des linguistes, des archéologues et des anthropologues jettent déjà une vive lumière sur ces monuments et sur leurs bâtisseurs. Le Zimbabwe, le Mwene Mutapa (le Benametapa des Portugais et le Monomotapa des modernes) sont de puissants royaumes dont l'apogée se situerait précisément entre les XI<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, donc contemporains du Ghana et du Mali au nord. La puissance de ces royaumes est fondée sur une forte organisation sociale et politique. Tout comme le *kaya maghan*, le *mwene mutapa* (titre royal) a le monopole de l'or. Comme son contemporain soudanais, il est « seigneur des métaux ». Ces régions, que couvre aujourd'hui une partie de la République populaire de Mozambique, de la République du Zimbabwe, de la République de Zambie et de la République du Malawi, forment un pays riche en cuivre, en or et en fer. Selon Davidson, « on a relevé des milliers d'anciennes exploitations minières, peut-être jusqu'à 60 000 ou 70 000 ».

La chronologie pose encore des problèmes; ce qui est certain, à l'arrivée des Portugais, c'est que, si le Mwene Mutapa et le Zimbabwe font encore figure de grandes puissances, la décadence est amorcée; elle va se précipiter avec la rapacité, les pillages des Portugais et des autres Européens qui les suivront. Les populations de ces régions, qui pratiquent la culture en terrasse, ont développé une riche agriculture. Une idée se précise: les différentes ethnies, les cultures locales relèvent du même fonds bantu. L'ethnologie, en un sens, a rendu un très mauvais service à l'his-

toire, puisqu'elle a considéré chaque ethnie comme une race distincte ; fort heureusement, la linguistique permet de rétablir les choses. Tous ces groupuscules nés de la tourmente de quatre siècles de traite, de chasse à l'homme, participent du même monde bantu ; les Bantu se superposent à d'anciennes populations et repousseront Pygmées et autres groupes vers les forêts inhospitalières ou vers les déserts. Les fouilles se poursuivent en Zambie ; la jeune République du Zimbabwe ouvre un champ de recherches qui promet beaucoup. Dans le Transvaal et ailleurs en Afrique du Sud, on trouve des vestiges de brillantes civilisations antérieures au XII<sup>e</sup> siècle.

Une fois dépassé la thèse qui attribuait le Zimbabwe et le Mwene Mutapa aux Phéniciens en renouvelant la légende dorée du « pays d'Ophir », l'objectivité a pris le dessus chez les chercheurs. La plupart reconnaissent aujourd'hui que les influences extérieures furent nulles. David Randall MacIver, égyptologue qui se rendit en « Rhodésie du Sud » (le Zimbabwe), affirma l'origine africaine des monuments ; l'archéologie scientifique s'exprime sous sa plume : « Il n'y a aucune trace de style oriental ou européen de quelque époque que ce soit... Le caractère des demeures encloses dans les ruines de pierre et qui en forment partie intégrante est africain sans erreur possible. » David Randall MacIver poursuit : « Les arts et techniques échantillonnés par les objets trouvés dans les habitations sont typiquement africains, sauf quand ces objets sont des importations de dates médiévales ou post-médiévales bien connues. » L'auteur écrivit ces lignes en 1905. Mais ces preuves archéologiques ne désarmeront guère les tenants de la théorie « ophirienne » ; toutefois, un quart de siècle plus tard, un autre savant, le D<sup>r</sup> Gertrude Caton-Thompson, rédigera un rapport, *Civilisation de Zimbabwe*, dans lequel elle confirmera, écrit Basil Davidson, avec une « clarté de diamant » et avec esprit comme avec une grande intuition archéologique, ce que MacIver avait dit avant elle. Gertrude Caton-Thompson, dont l'ouvrage se fonde sur une étude rigoureusement archéologique, note : « L'examen de tous les documents existants recueillis dans chaque secteur ne peut cependant produire un seul objet qui ne soit en accord avec la revendication d'une origine bantu et de date médiévale. » Dans le chapitre 21, en s'appuyant sur les travaux archéologiques, le professeur Brian Murray Fagan montre que le Zimbabwe et les autres civilisations du Sud se sont développés bien avant le XVI<sup>e</sup> siècle et presque à l'abri de toute influence extérieure ; du moins celles-ci n'ont pas été d'un apport déterminant dans leur genèse.

On devine aisément ce que la plume grandiloquente d'un auteur arabe nous aurait laissé si le Zimbabwe et le royaume du « seigneur des métaux » avaient reçu la visite de voyageurs, de géographes tels qu'en ont bénéficié le Ghana et le Mali... quelque chose comme : le grand Zimbabwe et ses enceintes de pierre se dressent, énigmatiques comme les pyramides, témoignant de la solidité et de la cohésion des institutions qui ont régi la vie des bâtisseurs de ces monuments élevés à la gloire de leurs rois, en somme de leurs dieux.

L'étonnement et l'émerveillement des navigateurs portugais en abordant l'« Éthiopie occidentale », ou Afrique de l'Ouest, pour parler en termes modernes, commenceront dès l'embouchure du fleuve Sénégal. C'est en Sénégal qu'ils entreront en contact avec les *mansa* du Mali, noueront des relations avec les rois du Jolof; s'informant sur les sources de l'or, ces émules des musulmans dans les embouchures des fleuves, à bord de leurs caravelles, commenceront par admirer l'organisation politico-administrative, la prospérité et l'abondance des richesses du pays.

Plus ils cingleront vers le sud, plus ils se rendront compte de leur pauvreté, et leur cupidité s'aiguïsera en rabattant le sentiment de supériorité que la foi chrétienne entretient en eux.

Avec les chapitres 12, 13, et 14, nous abordons l'étude de la côte atlantique de la Guinée supérieure et du golfe de Guinée, c'est-à-dire de la Sénégambie à l'embouchure du Niger. Si nos connaissances sont encore maigres, il est cependant établi que la forêt n'a pas été un milieu hostile à l'établissement humain, comme ont voulu le faire croire maints africanistes; un vaste champ de recherche est ouvert à l'investigation des historiens et aux archéologues. Les cités du Bénin et la belle statuaire yoruba se sont développées dans ce milieu forestier. Têtes en laiton ou bas-reliefs des palais, beaucoup de ces œuvres d'art, qui se trouvent aujourd'hui au British Museum ou dans les musées de Berlin et de Bruxelles, furent attribuées à d'hypothétiques étrangers avant que le simple bon sens invitât à replacer ces pièces dans leur cadre socioculturel et à reconnaître que les natifs en furent les seuls auteurs. Aujourd'hui, grâce aux recherches archéologiques, on établit aisément le lien entre les terres cuites du Nok (500 avant l'ère chrétienne) et les têtes de bronze du Bénin (du X<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle).

Mais que d'encre versée inutilement pour frustrer l'Afrique de son passé ! Que de crimes pour arracher au continent ses chefs-d'œuvre artistiques !

Ce rapide tour d'horizon nous a permis de voir que plusieurs formes d'États ont existé en Afrique. Le *clan* ou *lignage* est la forme rudimentaire de l'État; les membres du clan ou du lignage se reconnaissent un ancêtre commun et vivent sous l'autorité d'un chef élu ou d'un patriarche; la fonction essentielle de celui-ci est de veiller à un partage équitable des revenus du groupe, il est père nourricier, père justicier. Le clan vit sur un territoire aux contours précis ou bien possède un domaine de parcours si ses membres s'adonnent à l'élevage itinérant. Dans les déserts (Sahara) ou dans les forêts, ils disposent d'un territoire plus ou moins vaste; ils vivent souvent en symbiose avec les sédentaires, avec qui ils échangent le produit de leurs activités.

Le chef de clan n'exerce pas un pouvoir discrétionnaire, mais, lorsque le revenu du groupe s'accroît, bénéficiant du surplus, il est dispensé de travailler de ses mains; il arbitre les conflits qui surgissent à l'occasion du partage des terres.

Le royaume regroupe plusieurs clans; le roi est souvent un chef de clan qui s'est imposé à d'autres clans; c'est le cas du clan keita, fondateur de l'em-

pire du Mali, au XIII<sup>e</sup> siècle. Le roi a autour de lui un conseil dont les membres vivent de ses bienfaits; le royaume occupe donc un territoire assez étendu: chaque clan conserve cependant sa structure en terre, ses rites particuliers; le fait important est l'*allégeance* au roi, qui se traduit par le paiement d'un impôt (souvent en nature). Chef politique, le roi a gardé, la plupart du temps, les attributs religieux du chef de clan. Sa personne est *sacrée*: ce caractère sacré apparaît très nettement chez le roi du Congo, le souverain du Monomotapa et l'empereur du Mali — les sujets de celui-ci juraient par son nom.

Les souverains que nous appelons « empereurs » en principe ont sous leur autorité un vaste territoire, du moins des rois jouissant d'une grande autonomie; l'empire almohade a couvert une bonne partie du Maghreb; le sultan, issu d'une *ḡabīla* ou clan, commande d'autres sultans qui commandent eux-mêmes des chefs de *ḡabīla* ou *shaykh*. Ainsi, l'empereur du Mali, ou *mansa*, a sous son autorité douze provinces dont deux royaumes.

Roi ou empereur, le souverain est toujours entouré d'un conseil; en général, celui-ci tempère son pouvoir, car une « constitution » ou une « coutume » organise toujours le pouvoir.

Nous avons déjà fait mention des cités-États qui sont, en fait, des royaumes réduits aux dimensions d'une ville et de son proche arrière-pays; les cités hawsa et les cités yoruba du Bénin en sont les cas les plus typiques; les institutions y sont également très élaborées; des fonctionnaires et une aristocratie forment la cour du roi.

Les cités hawsa reconnaissent une cité mère, Daura; chez les Yoruba, c'est Ife qui tenait ce rôle. La communauté de culture est le ciment qui liait souvent ces États en guerre entre eux.

Ainsi, nous avons banni de notre vocabulaire les termes de « société segmentaire », « société sans État », chers aux chercheurs et historiens d'une certaine époque.

Nous avons banni aussi des termes comme « tribu », « chamite », « hamite », « fétichiste ». La raison est que « tribu », s'agissant de certaines parties de l'Afrique, a pris une connotation très péjorative. Depuis les indépendances, les conflits sociaux et les conflits politiques sont qualifiés de « guerres tribales » — entendez: « guerres entre sauvages ». Et, pour la circonstance, on a créé le mot « tribalisme ». « Tribu » désignait à l'origine un groupe socioculturel; aujourd'hui, appliqué à l'Afrique, il signifie formation « primitive » ou « rétrograde ». Le mot « fétichisme » n'a pas une acceptation moins péjorative; les africanistes l'emploient pour désigner la religion traditionnelle africaine; il est synonyme de « charlatanisme », de « religion des sauvages ». « Animisme », pour désigner la religion traditionnelle de l'Afrique, comporte également une charge négative. Plutôt que d'« animisme » ou de « fétichisme », nous parlerons de *religion traditionnelle* africaine.

Le mot « chamite » ou « hamite » a une longue histoire. On a désigné par ce terme des peuples pasteurs blancs — ou supposés tels — « porteurs de civilisation ». Ces hypothétiques pasteurs, dont personne n'a jamais cerné la réalité ou l'historicité, auraient nomadisé à travers le continent, apportant ici et là la culture et la civilisation aux agriculteurs noirs. Le plus curieux, c'est

que le mot « chamite » dérive de *Cham* (nom de l'ancêtre des Noirs, selon la Bible). Que ce mot finisse par désigner un peuple blanc, voilà qui ne cesse d'intriguer. En fait, il ne s'agit rien de moins que d'une des plus grandes mystifications de l'histoire. Les historiens coloniaux posaient pour principe la supériorité des éleveurs sur les agriculteurs, affirmation gratuite, s'il en fut. Hélas ! le colonialisme, exacerbant les oppositions entre clans, entre agriculteurs et éleveurs, laissa au Rwanda et au Burundi par exemple, à l'heure des indépendances, une véritable poudrière ; les luttes entre les Batutsi et les Bahima (Bahutu), les persécutions et les événements sanglants des années 1962-1963 sont à mettre au compte des colonialistes belges qui, pendant plus d'un demi-siècle, soufflèrent sur le feu de la discorde entre les clans de leurs « colonies », entre éleveurs dits « chamites » et agriculteurs « noirs ».

Décoloniser l'histoire, c'est précisément abattre les fausses théories, tous les préjugés montés par le colonialisme pour mieux asseoir le système de domination, d'exploitation et justifier la politique d'intervention. Ces théories pseudo-scientifiques sont encore véhiculées dans maints ouvrages... et même dans les manuels scolaires de nos écoles. Il était important d'apporter ici quelques précisions.